

Tentative d'épuisement d'une presse culturelle

En octobre 1974, Georges Perec s'installait pendant trois jours consécutifs à la terrasse d'un café de la place Saint-Sulpice en se donnant pour mission de noter tout ce qu'il voyait et d'établir des listes d'événements ordinaires : passages des bus, sons produits par la ville, couleurs des vêtements des badauds, changements de luminosité, etc. L'enjeu consistait à décrire « ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance » – autrement dit, tout « ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages »¹. Cette sorte de compte-rendu avait été publiée dans la revue *Cause commune*, dirigée par Jean Duvignaud, puis repris en livre par l'éditeur Christian Bourgois.

À la fin du mois de janvier 2014, cette enquête de Georges Perec me revint à l'esprit et dans une semaine d'oisiveté, j'entrepris d'appliquer cette méthode expérimentale non pas à un lieu mais à une somme de textes que je pourrais tout aussi bien décrire comme autant de paysages urbains. Ces textes, ce sont les articles consacrés aux spectacles dans les pages des grands quotidiens nationaux. Articles de toute nature – critiques, billets, chroniques, interviews, points de vue – portant sur des spectacles de tout type : pièces de théâtre, de danse, opéras, *one-man-show*, performances, etc. Je me disais que ce recensement pouvait offrir une bonne introduction à une critique plus large du journalisme culturel. Ce relevé mettrait aussi à jour la sélection qui est à l'œuvre dans les journaux, c'est-à-dire les spectacles que les journalistes choisissent, voient et mettent en avant, et, à l'inverse, ceux qu'ils auront jugé préférable d'écarter ou ceux qui n'auront même pas retenu leur attention.

Je suis un grand lecteur de journaux mais je ne les achète jamais. D'une part, parce que l'achat de tout ce que je voudrais lire me coûterait trop cher et, d'autre part, parce que je ne suis ni un lecteur sage, ni un lecteur dogmatique. Je commence souvent un article sans le lire jusqu'au bout, je m'interrompt pour aller piocher dans un autre et je ricoche généralement d'un journal à un autre – du « gauchiste » au « réactionnaire de droite », du politiquement correct à la feuille de chou racoleuse. En cela, ma lecture de la presse a sans doute été très largement informée par internet : débarrassé de toute édition papier, je vogue chaque jour de site en site et me concocte mon propre panorama de l'actualité en opérant une sélection d'articles plus ou moins raisonnée, plus ou moins brouillonne. Plus ou moins propice à l'exercice de la pensée aussi.

Toutefois, pour mener à bien cette entreprise, il me fallait *me salir les doigts*, me livrer pendant plusieurs jours à ce rituel de papa complètement anachronique qui consiste à lire le sacro-saint Journal en revenant du travail, confortablement installé dans un fauteuil à oreilles. Je pris alors le parti d'épuiser les titres les plus vendus, les plus influents et les mieux archivés, laissant les autres s'épuiser d'eux-mêmes. Après m'être reporté aux chiffres de l'OJD, l'Office de Justification des Tirages, et après avoir examiné la moyenne du nombre d'exemplaires vendus chaque jour entre juillet 2012 et juin 2013, je choisis d'éplucher consciencieusement chaque page des titres les plus vendus : *Le Figaro* (318 506 exemplaires par jour), *Le Monde* (281 872 exemplaires), *Le Parisien* (169 916 exemplaires), *Libération* (108 177 exemplaires), *La Croix* (94 754 exemplaires) et *L'Humanité* (41 623 exemplaires)².

¹ Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Éditions Christian Bourgois, 2008, p. 10

² Seul le journal *Les Échos*, dont le nombre moyen de numéros achetés s'élève à 122 149 exemplaires par jour, a été mis de côté en raison de son caractère spécialisé mais aussi par manque de place dans le cadre qui nous est

Dépeçage royal et éclatant qui commencerait le lundi 27 janvier, c'est-à-dire en une période de l'année qui ne comprend ni fêtes nationales, ni vacances scolaires, ni festivités culturelles d'exception. Bref, une semaine tout à fait ordinaire...

Lundi 27 janvier

Serge Merlin, sur la lande de Shakespeare, *Le Monde*, par Brigitte Salino, envoyée spéciale à Lyon (p. 15, avec une photo couleur). Brigitte Salino, l'une des deux critiques « théâtre » du journal, revient sur *Le Roi Lear* mis en scène par Christian Schiaretti avec Serge Merlin dans le rôle-titre. Elle estime que le metteur en scène opère « un retour aux sources », c'est-à-dire « à la tension dramatique » de la pièce, et qu'il « [suit] les pas de la grande tradition du théâtre populaire de Jean Vilar ». Le clou du spectacle réside dans la présence de Serge Merlin, « incarnation du théâtre dans sa plus haute facture ». Selon elle, c'est un acteur « imprévisible » car « d'un soir à l'autre, son jeu peut changer », ce qui « rend improbable l'exercice critique ». Mais il reste toujours « au sommet ».

Huppert marivaude, *Le Parisien*, par T. D. (p. 39, avec une photo couleur). Critique succincte des *Fausse confidences* de Marivaux mises en scène par Luc Bondy « dans la magnifique salle de l'Odéon ». « L'histoire est un régal ». « Isabelle Huppert prête son charisme à Araminte » tandis que « Bulle Ogier, en fourrure et lunettes fumées est hilarante en mamie acariâtre ». La pièce est racontée comme s'il s'agissait d'un film de Gérard Oury : c'est une « comédie pure ».

Le Grand Palais à l'heure chinoise, *Le Parisien*, non signé (p. 39, avec une photo couleur). Au Grand Palais, le premier ministre français et le ministre de la culture chinois fêtent le cinquantième anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Chine. D'où cette soirée avec moines Shaolins, danseurs du ballet national de Chine et chevaux de Bartabas. Sauterie officielle dont le petit peuple ne récoltera que les miettes. *Le Parisien* livre des détails pratiques : de 18 heures à 21 heures, la cérémonie sera strictement réservée aux invités, après quoi elle ouvrira ses portes à tous ceux qui voudront passer « une nuit électro-rock, animée par des DJ des deux pays » (entrée libre). À la fin de l'article, on apprend que « c'est l'ancien ministre [de la culture] Renaud Donnedieu de Vabres qui a conçu l'événement » dont le coût s'élève à 2,4 millions d'euros, heureusement récoltés grâce à la philanthropie de mécènes privés. Pas de précision supplémentaire.

Le manuscrit retrouvé de Lope de Vega, *La Croix*, par Sabine Audrerie (p. 21). « Une comédie inédite du grand dramaturge du Siècle d'or Felix Lope de Vega a été retrouvée à Madrid ». Résumé de la vie de Lope de Vega.

Double page dans *L'Humanité*. Marie-José Sirach signe un portrait du dramaturge Armand Gatti qui fête ses 90 ans à Montreuil, au lieu-dit de la Parole Errante (**Armand Gatti, l'imaginaire rebelle et poétique au pouvoir, p. 16, avec une photo couleur**). Courte biographie de ce poète « anarchiste jusqu'au bout de sa crinière » dont on nous rappelle qu'il « a le théâtre dans la peau depuis qu'un soir, dans les camps, il a assisté à une représentation jouée par des rabbins ». Dès lors, il a toujours été « du côté des opprimés, ses frères de

imparti. Par ailleurs, je me suis contenté de lire les éditions papiers des quotidiens et non les éditions numériques, parfois augmentées d'articles inédits.

combats, en Irlande du Nord, en Amérique du Sud ou aux côtés des loulous de banlieues ». Ses « trois mentors : Vilar, Piscator (le fondateur du théâtre prolétarien) et Mao Tsé-toung ».

Dans **La Culture se met en marche** (p. 17), la même Marie-José Sirach, envoyée spéciale à Nantes, rend compte de deux jours de débats, forums et ateliers pour professionnels à l'occasion de la Biennale du spectacle vivant. Elle évoque l'intervention d'Aurélie Filippetti, ministre de la culture, et celle d'artistes et de techniciens de la CGT Spectacle qui ont « [dénoncé] les promesses non tenues et l'absence d'ambition de politique culturelle » du gouvernement. L'article annonce qu'une marche pour la culture aura lieu le 10 février prochain partout en France. « Une nouvelle prise de conscience ».

Plus loin, **La roue de l'infortune** (par Guy Flattot, p. 17, avec une photo couleur). Billet d'humeur sur l'adaptation de *Crime et Châtiment* présentée au Théâtre de l'Atalante (Paris) par la compagnie Nonante-trois de Lausanne. L'auteur est « [subjugué] par [le] ballet de trouvailles scéniques » et loue les talents des « très bons comédiens » qui « assurent avec habilité et fluidité le bon fonctionnement des éléments du décor ».

Enfin, **La chronique de théâtre de Jean-Pierre Léonardini** (p. 17) porte sur *Les Gens*, une pièce d'Edward Bond mise en scène par Alain Françon au Théâtre Gérard-Philipe (Saint-Denis) et sur *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras, adaptée et mise en scène par Muriel Mayette-Holtz à la Comédie-Française (Paris). Figure emblématique de la critique depuis 1962, ancien responsable du service culturel de *L'Humanité* mais aussi enseignant et comédien, Jean-Pierre Léonardini fait partie des critiques emblématiques de la presse nationale, comme Philippe Tesson ou Armelle Héliot (*Le Figaro*). Sa chronique – brève, référencée, à l'ancienne – porte sur les spectacles qu'il va voir dans les grandes maisons et repose sur la mise en avant de sa subjectivité, ce qui permet au lecteur de se familiariser avec ses goûts.

Le Figaro : rien / *Libération* : rien

Mardi 28 janvier

Joséphine Baker aurait sa place au Panthéon, *Le Parisien*, par Éric Bureau (p. 31, avec une photo en noir et blanc). L'article revient sur une tribune de Régis Debray parue dans *Le Monde* et dans laquelle il se dit favorable à l'entrée de Joséphine Baker au Panthéon, où les femmes sont sous-représentées. L'auteur s'étonne d'abord qu'une meneuse de revue noire américaine rejoigne « Émile Zola, Marie Curie et Jean Moulin dans le temple de la nation française » mais il casse ensuite le cliché de l'artiste de divertissement pour rappeler que Joséphine Baker s'engagea dans la résistance. Implicitement, elle devient l'incarnation de la « bonne étrangère » qui a pris la nationalité française « pour remercier [le] pays qui [lui] a tout donné ». Au premier degré, le débat autour de la panthéonisation peut paraître anecdotique. En creux, il montre comment la France continue à fabriquer des « grands hommes » auxquels les citoyens pourront s'identifier.

Une soirée pour Charlotte Delbo, *L'Humanité*, par Maurice Ulrich (p. 19). Un hommage à Charlotte Delbo, « poète et écrivaine, résistante, déportée », sera rendu ce soir au Théâtre de l'Athénée (Paris) sur le thème « La Résistance et les arts ». Biographie.

À l'Athénée : n'invoque pas la mort en vain, *L'Humanité*, par Maurice Ulrich (p. 19). Prolongeant l'article précédent, celui-ci rend compte de *L'Empereur d'Atlantis*, l'opéra de Viktor Ullmann écrit dans le camp de Terezin et présenté au Théâtre de l'Athénée dans une mise en scène de Louise Moaty. Le journaliste dit ce qu'il en pense. « C'est une réussite » musicale. L'œuvre « est d'une rare force poétique et philosophique ». Puis délivre la « parabole » de la pièce : dans l'univers concentrationnaire, la mort est devenue quotidienne ; ce n'est que lorsqu'elle « retrouve son lien à la vie et à l'amour que le monde renaît ».

Le Figaro : rien / *Le Monde* : rien / *Libération* : rien / *La Croix* : rien

Mercredi 29 février

Tetrakāi, le Cnac se met en quatre, *Libération*, par Gilles Renault (double page, p. 22-23 avec une grande photo couleur). *Libération*, qui s'est toujours efforcé d'accueillir l'art en son sein (« Bob Wilson met en scène *Libération* », « Le *Libé* des graphistes », « Tout *Libé* en BD »), veille aussi à ce que toutes les disciplines y soient représentées. L'édition d'aujourd'hui fait donc la part belle au cirque et commente le spectacle de fin d'études de la promotion du Centre national des arts du cirque (Châlons-en-Champagne), présenté au Parc de la Villette (Paris). Jugement du journaliste en demi-teinte. Il reconnaît que la pièce « s'emperlifécote un peu » et accuse « des baisses de régime » mais ajoute qu'elle comporte aussi « une succession de numéros notables ». Description des « meilleurs moments » de la soirée.

Sur la même page, un **entretien avec Gérard Fasoli, directeur général du Cnac**, qui évoque « les tendances du monde circassien » (« le tissu aérien a [...] été délogé par le mât chinois », « la bascule se porte bien ») et explique le « complexe » du cirque « face aux grands frères que sont la danse et le théâtre, qui semblent à certains plus nobles ». On apprend que la reconnaissance institutionnelle du cirque est récente : ce n'est qu'en 1978 que Jean-Philippe Lecat, ministre de la culture de l'époque, fit passer cet art de la tutelle du ministère de l'agriculture à celui de la culture.

José-Manuel Gonçalves dirigera la Nuit Blanche, *Libération*, par D. Po. (encart dans la sous-rubrique « Les gens », p. 25). Tout est dans le titre. Rappel du parcours de José-Manuel Gonçalves, directeur du Centquatre (Paris), et des noms des précédents directeurs artistiques de la Nuit Blanche. Annonce de la date de la prochaine manifestation. Comment José-Manuel Gonçalves a été nommé ? Par qui ? Pourquoi ? Sur quel projet ? Mystère.

Remise des prix Plaisir du théâtre, *Le Figaro*, par Armelle Héliot (p. 13, avec une photo couleur). Paradoxalement, celui qui se présente comme le seul quotidien du monde à porter le nom d'un personnage de théâtre ne comporte pas de pages « Culture » dans son cahier central. Il les relègue significativement à un *supplément* (*Le Figaro et vous*) où se côtoient les rubriques « Style », « High-Tech », « Art contemporain », « Télévision ». Exceptionnellement, un article paraît aujourd'hui dans le cahier principal, rubrique « Distinctions ». Armelle Héliot y relate la « fête chaleureuse » organisée par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) « dans son bel hôtel de la rue Ballu », à l'occasion de la remise des prix Marcel Nahmias et Jean-Jacques Gautier. Le premier a été attribué à « une femme exceptionnelle, Émilie Valantin », marionnettiste qui « a donné à son

art une portée universelle ». Le second est revenu au jeune metteur en scène Benjamin Lazar. « Pascal Rogard, directeur général de la SACD, ou Marie-France Mignal, directrice du Saint-Georges, s’amusaient bien, comme toute la salle ».

Le Monde : rien / *Le Parisien* : rien / *La Croix* : rien / *L’Humanité* : rien

Jeudi 30 février

Molière était-il gay ?, *Le Parisien*, par Thierry Dague (p. 18, avec deux gravures). Question d’actualité. Dans sa pièce *Le Banquet d’Auteuil*, Jean-Marie Besset affirme que « le saint patron du théâtre français » a passé la fin de sa vie avec un jeune comédien « de dix-sept ans ». L’article s’inscrit dans la lignée de ceux qui cherchent à élucider les « mystères » de l’histoire littéraire (voir la théorie selon laquelle Corneille serait le nègre de Molière ou les fantasmes qui entourent le portrait de Shakespeare). Ici, le journaliste prend le prétexte de la création de la pièce de Jean-Marie Besset au Théâtre des 13-Vents (Montpellier) pour tenter de savoir si Molière était « hétéro, gay ou bi ». Il rapporte deux avis contradictoires : d’une part, celui de Georges Forestier, « professeur à la Sorbonne et grand spécialiste de Molière », qui assure que « les textes cités par Besset sont un tissu d’inventions » ; de l’autre, celui de l’universitaire Chantal Meyer-Plantureux pour qui cette liaison est « une évidence qui ne devrait plus être contestée aujourd’hui ». Moralité : il s’agit bien d’« une thèse controversée ». Le lecteur peut passer à autre chose.

Ardant sublime Duras, *Le Parisien*, par Thierry Dague (p. 18, avec une photo couleur). Brève critique d’une pièce de Duras créée au Théâtre de la Gaité-Montparnasse (Paris), *Des journées entières dans les arbres*. Pas de détail sur la mise en scène, l’essentiel de l’article porte sur Fanny Ardant. « Parfois, Duras tourne en rond, se répète » mais « lorsqu’on s’ennuie, on se raccroche à Fanny, qui fait un sort à chaque réplique et joue chaque scène comme si elle la vivait pour la première fois ».

Rameau superstar titre le *Figaro et vous* qui consacre une page entière à Jean-Baptiste Rameau pour le 250^{ème} anniversaire de sa mort (par Thierry Hillériteau et Christian Merlin, p. 26, avec une photo couleur). Article long. Portrait du compositeur et énumération des « 113 dates » qui « rythmeront cette année Rameau 2014 ». Présenté comme le « Daft Punk des Lumières », Rameau est érigé au rang d’icône contribuant au rayonnement de la France à l’étranger : « opéras, concerts et expositions » vont lui rendre hommage « partout dans le monde ». Cet « ambassadeur du bon goût à la française » va « [trionpher] » sur « les plus grandes scènes [...] de la planète ». Il « est un de nos meilleurs produits d’exportation » et « ce sont les interprètes formés en France qui vont porter la bonne parole à l’étranger ».

Un Roi Lear dans la plus pure traduction, *Libération*, par René Solis, envoyé spécial à Villeurbanne (p. 26). Déçu par la mise en scène de Christian Schiaretti. Les costumes sont « du temps de l’ORTF » et cette création n’est que « du théâtre *old school* » qui brade le texte et fait tout « pour rendre la pièce accessible ». Pourtant, René Solis salue la « clarté de la langue » due à la traduction d’Yves Bonnefoy et le jeu de Serge Merlin. « Inoubliable. »

L’Empereur d’Atlantis, joyau sauvé de Terezin, *Libération*, par Éric Dahan (p. 26, avec un dessin). L’article retrace l’histoire singulière de cette œuvre, la biographie de Viktor Ullmann. « Louise Moaty réussit un spectacle vivant et poétique » et les chanteurs sont « magnifiques ».

Alain Platel : un Tauberbach de bonne tenue à Chaillot, *Libération*, par René Solis (p. 27).

Classé dans la sous-rubrique « Aussitôt vu », ce court entrefilet pose quelques mots sur la dernière création d'Alain Platel, présentée au Théâtre de Chaillot (Paris). « C'est par moments très drôle, d'autres fois plus laborieux, et toujours formidable quand on se fixe sur le danseur Romeu Runa ». La fonction de cet encart est d'abord de signaler la pièce au lecteur et lui montrer que le journal ne l'a pas ratée.

Maeterlinck explore les zones brumeuses de l'âme, *Le Monde*, par Fabienne Darge (p. 11).

Directeur du Studio-Théâtre de Vitry, Daniel Jeanneteau présente « des *Aveugles* qui rendent tout à fait justice à l'art de Maeterlinck, dans leur intensité et leur simplicité d'approche ». Quelques mots sur Maeterlinck, quelques mots sur Daniel Jeanneteau, quelques mots sur le dispositif imaginé par ce « metteur en scène-scénographe ». Le « jeu est parfaitement tenu par le groupe d'acteurs » qui réunit professionnels et amateurs. « C'est peu de dire qu'on sort troublé, remué ».

José-Manuel Gonçalves, directeur artistique de la Nuit Blanche 2014, *Le Monde*, non signé (p. 14).

Six lignes quasiment identiques à celles parues dans *Libération* (elles reprennent sans doute le communiqué de la Mairie de Paris). À la seule différence qu'on apprend ici que José-Manuel Gonçalves cumule plusieurs postes : directeur du CentQuatre, directeur de la prochaine Nuit Blanche, « directeur artistique du festival européen Temps d'images, coorganisé par Arte et le CentQuatre », « consultant pour des agences d'architecture, d'urbanisme et de paysagisme pour des projets nationaux et internationaux ».

La Croix : rien / *L'Humanité* : rien

Vendredi 31 janvier

À Angers, l'Amérique selon Robert Swinston, *Libération*, par Marie-Christine Vernay (p. 26, avec une photo couleur).

La critique « danse » du journal donne des nouvelles du Centre national de danse contemporaine d'Angers (CNDC), où le nouveau directeur et chorégraphe américain « présente dès ce soir deux adaptations de pièces de son mentor, Merce Cunningham ». L'article comprend des propos rapportés (« Je suis convaincu que [l'œuvre de Merce Cunningham] est intemporelle », dit Robert Swinston) et fait état des projets du directeur qui compte inviter au CNDC des artistes comme Anne Teresa de Keersmaeker, Jean-Claude Gallotta, Cédric Andrieux et mettre en œuvre des programmes de coopération avec des compagnies américaines peu connues en France.

***Brokeback Mountain*, chic et toc, *Libération*, par Éric Dahan, envoyé spécial à Madrid (p. 26).**

Présentation de l'« opéra du compositeur new-yorkais Charles Wuorinen » sur un livret d'Annie Proulx, mis en scène par Ivo Van Hove et créé au Teatro Real de Madrid. La critique brocarde une mise en scène qui sombre « dans les pires travers du théâtre bourgeois, politiquement et esthétiquement correct ». « Inondé » de « sentimentalisme », le spectacle est « aux antipodes stylistiques du mélo subtil et économe d'Ang Lee » et « on ne croit pas une seule seconde à [la] passion ou [au] malheur » des deux amants.

Luk Perceval offre une vision universelle de *Seul dans Berlin*, *Le Monde*, par Brigitte Salino (p. 11, avec une photo couleur).

un article « littérature » de Nicolas Weill (**Fallada, un regard réaliste sur l'Allemagne nazie**) suivi d'une critique de l'adaptation théâtrale de Luk Perceval, présentée au Théâtre des Amandiers (Nanterre). Selon Brigitte Salino, « le spectacle a largement de quoi [intéresser] parce qu'il est simple » et qu'il « ne cherche pas à imposer un point de vue ». De la « scénographie épurée », sans « reproduction historique », elle tire l'interprétation suivante : « oui, c'est l'Allemagne nazie, non, ce n'est pas que l'Allemagne nazie, ce pourrait être ailleurs, et, pourquoi pas, ici et maintenant ».

Kader Attou fait bouillonner sur scène les ombres et les fantômes du hip-hop, *Le Monde*, par Rosita Boisseau (p. 11). « Pure bombe ! Pur hip-hop ! La vitalité de *The Roots*, chorégraphiée par Kader Attou pour onze hommes, explose à la figure comme une canette de soda trop secouée. Chaud devant, ça ruisselle, ça bouillonne et ça n'arrête pas ». Yes ! Éloge. Biographie du chorégraphe. Rosita Boisseau déclare que cette pièce est « d'ores et déjà le succès de la saison » car elle compte « près de quatre-vingt-dix dates de représentation et l'année 2015 s'annonce aussi chargée. Lors de la création, en janvier 2013, cinquante-deux programmateurs étaient présents à La Rochelle, où Kader Attou dirige le Centre chorégraphique national depuis 2008 : tous ont acheté la pièce, faisant de *The Roots*, un "must" hip-hop ». Ici, c'est le nombre de dates vendues qui fait la valeur de la création.

À ce stade, on est en droit de se demander qui épuise qui et s'il est encore bien nécessaire de poursuivre notre petit jeu – ou s'il ne vaut pas mieux passer directement son week-end à regarder la télévision. De toute façon, les éditions de fin de semaine (samedi 1^{er} et dimanche 2 février) ne sont pas différentes des précédentes. Plusieurs articles nécrologiques sont consacrés à la disparition du danseur Jean Babilée (**Jean Babilée, mort d'un jeune homme, *Le Figaro*, par Ariane Bavenier ; Jean Babilée, éternel « Jeune Homme », *Libération*, par Édouard Launet ; Jean Babilée, le « fou dansant », *Le Monde*, par Rosita Boisseau**). Week-end oblige, des journaux comme *Libération* publient de brefs papiers sur les spectacles à l'affiche dans un « Guide Culture » qui s'apparente à un « Officiel des spectacles ». *Le Monde*, lui, fait la part belle à des sujets plus légers dans son supplément pourtant baptisé « Culture et Idées ». Une pleine page est consacrée à un entretien avec l'actrice Agnès Jaoui, vedette de la comédie *Les Uns sur les autres*, présentée au Théâtre de la Madeleine (Paris). À l'instar de l'article du *Parisien* qui prend prétexte de la pièce de Jean-Marie Besset pour s'intéresser à l'orientation sexuelle de Molière, la journaliste s'éloigne très vite du théâtre pour demander à l'actrice de s'exprimer sur des sujets aussi divers que le « mariage pour tous », l'avortement, la pilule, la place des femmes dans la société, voire même l'anorexie (**Mère, un si beau rôle ?, *Le Monde*, par Sandrine Blanchard**). Seule la chronique de Michel Guerrin se détache du reste en s'intéressant aux récentes évolutions des politiques tarifaires pratiquées par le Festival d'Avignon, l'Opéra de Paris et le Louvre (**Augmente ou crève, *Le Monde***). Auteur de chroniques et d'enquêtes, Michel Guerrin est l'un des rares journalistes de la presse quotidienne à porter un regard sur les politiques culturelles.

*

À quoi aura donc servi cet épluchage ? Sans doute à confirmer des choses que l'on savait. Au premier titre d'entre elles : la polarisation des médias autour des spectacles présentés dans la capitale et en région parisienne. Sur les trente articles de cette semaine qui s'intéressent à à des créations, vingt d'entre eux portent sur des pièces présentées dans des établissements franciliens au moment où le journal paraît. Comme on peut s'y attendre, les journalistes vont

surtout voir les spectateurs de celles et ceux qui dirigent l'institution : Muriel Mayette-Holtz, (directrice de la Comédie-Française), Luc Bondy (directeur du Théâtre de l'Odéon), Christian Schiarett (directeur du TNP de Villeurbanne), Kader Attou (directeur du CCN de La Rochelle), Robert Swinston (directeur du CNDC d'Angers).

Enfin, on ne sera pas étonné de voir que la ligne idéologique du journal informe le traitement des spectacles. Traditionnellement ancré à gauche, *L'Humanité* met à l'honneur les artistes rebelles, résistants, « en lutte », et donne de l'écho à l'intervention de militants de la CGT Spectacle. A contrario, *Le Figaro* privilégie plutôt des genres comme l'opéra et l'art lyrique., *La Croix* se situe cette semaine dans une mouvance assez semblable dans la mesure où ce titre n'aura livré que quatre courts articles portant essentiellement sur des œuvres classiques : celle de Lope de Vega, des tableaux baroques présentés à l'Opéra de Dijon ou encore une mise en scène de *Siegfried* de Wagner au Grand Théâtre de Genève. Les articles du *Monde* et de *Libération* se situent quant à eux au centre de l'échiquier en offrant des contenus plus généraux, consensuels et assez peu marqués politiquement, tandis que *Le Parisien* confond significativement « Loisirs et Spectacles » et s'intéresse plutôt à des formes de divertissements comme le one-man-show *Desperate housemen*, joué au Grand Théâtre du Point-Virgule par des humoristes qui ont fait leurs gammes à la télévision. Les journalistes renvoient donc consciencieusement leurs lecteurs aux représentations culturelles auxquelles ils sont le plus susceptibles d'adhérer et se gardent bien de toute tentative de déstabilisation, quitte à ce que leurs articles deviennent des reflets caricaturaux de l'état d'esprit de leur public supposé. Reste désormais à identifier les causes de cet épuisement.

(à suivre...)

Thibaud Croisy,
paru dans la revue *Volailles* en avril 2014

Texte revu le 02.08.2018